

Erratum

Jacques Paquin

Numéro 125, printemps 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36655ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

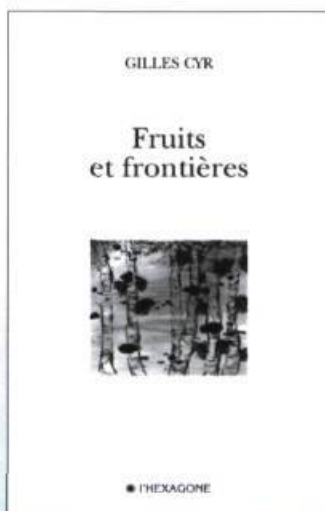
Paquin, J. (2007). Erratum. *Lettres québécoises*, (125), 45–45.

exclusivement. Les points de repère géographiques sont réduits au strict minimum, si bien que c'est peut-être l'égarément qui forme le véritable fil conducteur du recueil. Le poème, chez Cyr, tend à multiplier des fractions d'événements, il les fait foisonner en ayant recours à des bribes de dialogues, d'annotations qui disent le monde environnant tout en lui conservant son aspect forcément fragmentaire. Le sujet du poème réévalue continuellement ses supputations, qui varient à la mesure des métamorphoses d'un fleuve ne se laissant pas monter et montrer aussi facilement. Il est malaisé de citer cette poésie faite de lambeaux de conversations constamment découpés par les couples de vers :

Où sommes-nous

*région sèche par l'atmosphère
humide par le sol*

j'insère ce que tu dis



*se développent lentement
les parties souterraines*

en surface ça bouge aussi

*plusieurs chiendent
ces grands opportunistes*

reprenons au début (p. 33)

Les vers de Gilles Cyr sont trop intimement liés à un discours de fond plus grand que le poème, et qui trouve sa singularité dans les interventions capricieuses du locuteur. Ce voyage quelque peu abracadabrante, cousu de segments épars, exerce tout de même une fascination chez le lecteur amené à reconstruire quelque chose à partir d'une multitude d'« événements terrestres », formule que j'emprunte à Paul Chamberland et qui convient parfaitement à cette forme d'écriture. Le poète « essaie des choses », réalise des « travaux légers », se livre à des expériences de terrain et en rend compte dans la turbulence d'un langage qui va cahin-caha. Roland Giguère écrivait qu'il fallait « ne jamais demander son chemin à qui ne sait pas s'égarer ». Gilles Cyr le sait très bien. Et le lecteur ?

☆☆☆ 1/2

François Charron, *Ce qui nous abandonne*,
Montréal, Les Herbes rouges, 2006, 88 p., 14,95 \$.

Les mots de la fin

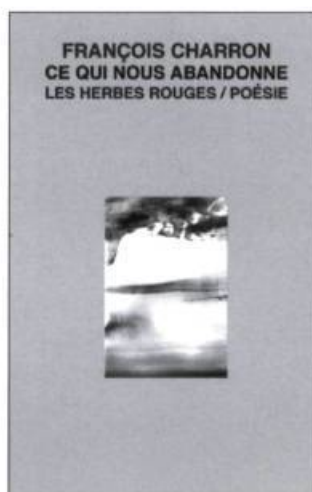
Le plus récent recueil de François Charron invite à lire, en filigrane des poèmes, l'expérience bouleversante de la mort du père.

Cette précision, donnée en quatrième de couverture (décidément, on aurait tort de les négliger !), influence certainement notre lecture du recueil. Sans cette indication, peut-être aurais-je rattaché les références, fort peu explicites soit dit en passant, à une méditation purement métaphysique sur la mort. Bien entendu, l'une n'exclut pas l'autre. *Ce qui nous abandonne* offre près de soixante-dix poèmes d'une page, sans sections. Cette brièveté inusitée montre que le poète a voulu encadrer l'émotion et la réflexion du deuil à la manière d'instantanés de pensées et d'images. Le poème éponyme, à mi-parcours du recueil, est troublant, par l'aveu qui est fait de notre aveuglement atavique face à la mort, en particulier celle des autres :

« Avion tournant vers on ne sait où, nous passons vivants dans ce qui nous abandonne. » (p. 47) Inutile de traquer l'intimité du poète. Le père lui-même n'agit pas en tant qu'interlocuteur privilégié. Nulle part, la figure du père n'entraîne une plongée dans l'enfance. La leçon, la méditation l'emporte sur le biographique. Ce serait plutôt la compagne qui jouerait le rôle médiateur : « Parce que tu es là, la réalité se nomme amour. » (p. 36) Ce « recueil noir surgi[t] au milieu du déluge » (p. 48) vacille et bascule dans des illuminations dont on peut douter qu'elles soient véritablement



FRANÇOIS CHARRON



libératrices : « À défaut de venir, les mots lumineux deviennent des sentiments compliqués où tu t'embrouilles et ton esprit se perd. » (p. 37) Par ailleurs, les questionnements prennent souvent la forme d'aphorismes qui égrènent l'angoisse du poète, tels des raisonnements qui permettent de se rattacher à l'essentiel : « On ne sait pas si l'on est soi ou le moule d'un autre. » (p. 68) Certains accents atteignent une charge lyrique inédite chez le poète : « Ô avec quel effroi on se jette sur la cassure qui saigne encore ! » (p. 24). Même le pont Mirabeau d'Apollinaire vient à la rescousse : « Et comme l'espérance est violente ! » (p. 40) Et la question du sacré, latente chez Charron, hante

épisodiquement les poèmes : « La descente a été longue et liturgique. » (p. 25) Le recueil joue ainsi sur des variations autour de la fin, mot qui pèse lourd chez un écrivain qui a choisi comme objet d'écriture l'infini du monde et la réflexion sur l'être. J'ai sans doute tort, mais je me serais attendu à une présence plus forte du père et j'aurais souhaité que, pour une fois, des mots simples et directs disent la relation avec le fils. Mais je sais, je sais : François Charron me rétorque que cette « histoire a déjà été écrite par quelqu'un d'autre, on appréhende que la matière n'est qu'un déguisement de l'infini » (p. 40). Là-dessus, il a le dernier mot.

Erratum

Dans la chronique du numéro 124 de la revue, que j'ai consacrée au recueil de José Acquelin et Martine Audet (*Personne ne sait que je l'aime*), j'ai exprimé ma déception à l'effet que la lecture des poèmes, reproduits sur CD, soit faite par des voix masculines. Or, j'ai commis une erreur, il s'agit bel et bien des deux poètes interprétant leurs propres textes. Je m'en excuse auprès de l'éditeur et des deux auteurs.

Jacques Paquin